

Mistouk sous la neige

Le club de lecture de notre Association devait tenir une rencontre mercredi dernier (le 16 novembre), mais par une facétie du destin, l'étude en « présentiel » de ce roman, qui porte globalement sur la colonisation aux abords du Lac-St-Jean au tournant du XX^e siècle, et qui fait une grande place à la météo (aussi bien pour les colons que pour les Innus) ainsi, bien sûr, qu'aux tempêtes de neige, a été annulée pour cause de chute abondante (près de 20 cm en quelques heures) et a été remplacée par un échange de commentaires par écrit.

Mistouk, roman assez costaud (510 pages en 16 chapitres) écrit par le sociologue bien connu Gérard Bouchard, nous raconte l'histoire de Roméo (Méo) Tremblay, un enfant hors normes à tous points de vue, né sur les rives du Lac Saint-Jean en 1887 (il est donc né, grosso modo, à la même époque que les grands-parents de la majorité des retraités du cégep).

L'auteur nous raconte l'enfance de Méo, ce qui lui donne l'occasion de décrire la dure vie des colons, les travaux agricoles, la vie sociale et politique à Mistouk (rebaptisée depuis Saint-Cœur-de-Marie), les exploits du jeune Méo et le passage des visiteurs, dont les quêteux et le célèbre Alexis-le-Trotteur. Il nous présente aussi les membres de l'élite villageoise, dont plusieurs sont de véritables archétypes, chacun doté de son langage particulier et coloré, décrit abondamment les loisirs des pionniers (sports, soirées de musique et de racontage, fêtes religieuses), et narre avec faconde la façon dont le catholicisme y est pratiqué, avec un curé débonnaire et un évêque (Mgr. Labrecque, de Chicoutimi) autoritaire et imbu de lui-même, qui n'hésite pas à dénoncer les ennemis de l'Église : « les colporteurs d'idées modernes, les libéraux qui rognent les pouvoirs de l'Église, les protestants qui distribuaient partout des exemplaires de la Bible, les francs-maçons qui avaient peut-être infiltré la paroisse (...) et les Juifs. »

La deuxième partie porte sur les errances de Méo à l'âge adulte : son séjour à Chicoutimi, où des hommes d'affaires qu'on surnomme les « Américains » ont des idées de grandeur, chez son oncle Fabien, ancien capitaine au long cours; son travail dans des chantiers forestiers (Dubuc et les Price) et à la pulperie de Péribonka; ses séjours hivernaux dans le territoire de chasse de la famille Manigouche, des Montagnais (Innus), avec lesquels il se lie; sa traversée du Lac à la nage et sa descente des rapides de Shipshaw en canot; ses errances aux « États », aussi bien en Nouvelle-Angleterre que dans le Mid-West; sa découverte du fleuve et de ses îles, dont l'Île Verte, et de Charlevoix; et, finalement, son voyage chez les Cris et les Inuits de la baie James et de la baie d'Hudson. Au fil de ses pérégrinations, Méo rencontre quelques personnages littéraires, dont Louis Hémon (*Maria Chapdelaine*), Didace (*Le Survenant*) et Jack Monoly, l'Indien qui « aimait une Blanche », chanté par le grand Gilles Vigneault.

Ce sont finalement la Première Guerre mondiale et la conscription qui scellent le destin de Méo, de sa famille, de son village et même des « Américains » de Chicoutimi, dans

une sorte de repli sur soi qui ferme l'horizon et augure d'une période qu'on a appelée la Grande Noirceur.

C'est donc à la fois l'histoire d'un homme (qui aurait vraiment existé), de sa famille, de sa région et de son époque que nous trace Gérard Bouchard, dans un ouvrage ambitieux (peut-être trop), partagé entre l'émotion et l'information.

Bien que les membres du club n'aient pas pu se rencontrer, nous avons néanmoins réussi à faire l'analyse de *Mistouk*, chacun étant invité à envoyer ses commentaires de lecture au responsable, qui s'est chargé de la synthèse. Merci à Maria Askerow, Josette Bourque, Blanche Courcy, Richard Gagnon, Thérèse Pouliot, Jacques Rondeau, Jean-Marie Rousseau, Lyne Tremblay et Francine Vincent, qui se sont astreints à ce pensum.

Le roman a reçu un accueil contrasté, certains, comme Josette, l'ayant trouvé « long et ennuyeux », d'autres, comme Jean-Marie, qui en auraient « pris plus », ayant ri, ayant été émus et ayant réfléchi au fil de sa lecture. Pour quelques lectrices (Blanche, Lyne, Josette), c'est l'aspect « roman du terroir », un genre que nous avons sans doute trop fréquenté pendant notre jeunesse et nos études, qui les a rebutées. Certains (Thérèse, Francine, Jean-Marie, Jacques, Maria) ont néanmoins apprécié l'effort « historien » de l'auteur, qui a présenté avec sérieux et précision (parfois un peu lourdement, il faut l'avouer, au point que Maria compare le roman à un manuel d'histoire du Saguenay) le phénomène de la colonisation, les mœurs de l'époque, l'industrie forestière, le poids de l'Église, l'émigration vers la Nouvelle-Angleterre, la dure vie des Innus, les légendes, etc.

Voici quelques-uns des commentaires que m'ont expédié nos membres : « Je ne dis pas que c'est mauvais. Je dis que je n'ai pas été émue » (Blanche); « Méo manque vraiment d'initiative dans ses relations amoureuses. Il a fini par m'énerver » (Lyne); « Notre Méo est trop surhomme physique et intellectuel à mon goût » (Jacques); « C'est plus une chronique qu'un roman » (Richard); « J'ai adoré ce pavé qui dépasse en intérêt tout ce que la littérature du terroir avait pu nous offrir jusqu'à maintenant » (Jean-Marie); « Ce que j'ai beaucoup apprécié aussi c'est l'humeur des oncles, le sens de la répartie des petites gens, leur gros bon sens, et leur désir d'indépendance et de liberté... » (Maria); « Ce livre nous fait revivre cette époque de la colonisation du Saguenay-Lac-St-Jean au quotidien » (Francine); « J'ai lu sur la colonisation dans les Hautes-Appalaches et je suis peut-être saturée sur ce sujet » (Josette); « À mesure que le livre approchait de la fin, on sentait que la société en développement de l'époque faisait face à un désenchantement » (Thérèse); « Méo est plus un symbole qu'un homme. Il représente le Canada français de cette époque dans son courage, ses limites, ses désirs, sa volonté, ses hésitations, sa vision un peu naïve du monde, sa haine de l'« Anglais », ses relations troubles avec les Autochtones, etc. » (Marc).

Le livre se termine par un glossaire « saguenayen » des mots typiques utilisés par les personnages du roman, et dont plusieurs ont survécu dans la région. Voici les plus croustillants :

- Chouenner : tenir des propos futiles
- Copeurse : voyou; mauvais garnement
- Croquer marmotte : broyer du noir
- Écouèpeau : homme chétif, de petite taille
- Farineux : homme qui fait des travaux plus ou moins utiles
- Floche : personne qui ne regarde pas à la dépense
- Hydrant : bouche d'incendie
- Overalls : salopette de grosse toile
- Robeur : condom
- Coucher sur le rôti : dormir où on a veillé à cause d'une tempête

Marc Simard,

Responsable du club de lecture